

Sélection officielle. Trois époques, trois histoires d'amour... le maître taïwanais tend vers un cinéma toujours plus hypnotique.

Hou Hsiao-hsien trois étoiles

par Philippe AZOURY et Didier PERON et Olivier SEGURET
Libération - 21 mai 2005

Three Times de Hou Hsiao-hsien (Taiwan), avec Shu Qi, Chang Chen. 2 heures. Sortie à l'automne.

Le Festival de Cannes a été pris en étau entre deux grands gestes de filmeur fou, au début *Last Days* de Gus Van Sant, et en fin de compétition *Three Times* de Hou Hsiao-hsien. De l'un à l'autre passe une certaine idée du pur cinéma sacrifiant tout sur l'autel de la durée filmée, du plan séquence étiré qui inonde les spectateurs d'un Gange esthétique évanouissant. A la limite, dans ces films, il ne se passe rien d'autre que l'écoulement du temps et le récit reflue au profit d'une investigation plus abstraite : saisir l'essence invisible d'un lieu, d'un moment, d'une lumière, d'un environnement sonore, d'un visage. Hou Hsiao-hsien n'a jamais fait autre chose, mais ce nouveau film prouve à quel point il est toujours plus mangeur de lotus, surfeur mémoriel, planant, défoncé, hypnotique, la conscience somnambule.

Belle à facettes

Jeunesse magique. *Three Times* se décompose en trois époques anachronisées : d'abord les sixties, puis l'occupation japonaise de Taïwan en 1911 et enfin la période contemporaine. Chaque partie est titrée : «*Le temps des amours*», «*Le temps de la liberté*» et «*Le temps de la jeunesse*». Elles font signe à trois films du cinéaste, *les Garçons de Fengkuei* (avec son substrat autobiographique), *les Fleurs de Shanghai* (le sort des concubines, l'arrière-plan historique) et *Millenium Mambo* (l'après-libération sexuelle).

Trois fois quoi ? Trois fois rien ? En fait, trois fois l'amour, thème unifiant, l'éternité des sentiments s'incarnant ici dans la permanence du couple le plus glamour de l'année, Shu Qi (lire son portrait page 37) et Chang Chen. Ils forment trois couples différents, soit baigné de romantisme, soit corseté dans les codes, soit congelé dans la solitude. La caméra ne les quitte pas des yeux, fascinée par cette jeunesse emblématique et magique qui vaut pour tous les amants du monde.

Le film offre une synthèse possible de la trajectoire personnelle de HHH. Comment l'ancien loubard, bien parti pour finir en taule, se rachète intellectuellement, *via* son service militaire, par la lecture et le cinéma, puis filme en prenant en charge avec une ambition démesurée l'incroyable complexe historique de Taiwan, ses relations avec la Chine et l'occupant japonais, pour arriver à une photo un peu hébétée de la génération urbaine. Cette génération qui, à nouveau ici, se définit sans passé, sans futur, juste un présent vorace, noyée dans les sortilèges des écrans. A 57 ans, celui que par blague on qualifiait en 1990 de «*vieux maître de Formose*» finit par avoir un recul de vrai sage chenu.

Ce qui fascine complètement dans ce film, c'est précisément que Hou Hsiao-hsien est passé dans un au-delà de la maîtrise. Les chefs-d'oeuvre (*la Cité des douleurs, le Maître de marionnettes, Good Bye South, Goodbye...*) ont été pondus à mi-parcours, vers les 40-50 ans. Le public conquis dans ce sillage virtuose, il ne craint pas de le désorienter en le privant de cette capacité à sidérer par des grands coups de force somptueux.

Cette fois, la violence faite à la forme consiste pour l'essentiel au coup d'Etat d'un épisode muet, la partie 1911. Et autour de ce puits sans parole (mais encore en musique) pivotent les

deux autres volets du retable. 1960 fait ressurgir deux thèmes tourne-coeur - *Smoke Gets in Your Eyes* et *Rain and Tears*. 2005 insiste sur le bruit de la capitale, Taipei, et son trafic assourdissant, la techno et les bips-bips d'un SMS bien reçu. Le film ne se contente pas d'être en trois chapitres, la triangulation se réverbère dans tous ses côtés : le billard à trois bandes dans l'épisode sixties, l'amour à trois dans la partie 2005 et la triple hiérarchie père-fils-concubine en 1911.

Impérial et patient. Parmi les cinéastes importants présents en compétition cette année, ils sont une poignée à n'avoir jamais reçu la palme d'or et qui peuvent y prétendre, Jim Jarmusch, David Cronenberg, Michael Haneke, Hong Sang-soo... De ceux-là, Hou Hsiao-hsien n'est pas le moindre. La programmation de *Three Times* en fin de partie, et en manière de cerise sur le gâteau pour imprégner la pupille des jurés, a hélas peu de chance de faire mouche. Trop distant, impérial et préoccupé de sa propre patience à ausculter le moindre détail (des mains amoureusement liées, une manière aristo de porter la clope aux lèvres...), *Three Times* n'est certainement pas le meilleur hameçon pour attraper les foules et les lauriers.

Difficile d'imaginer les points communs entre l'ogre Emir et la noblesse raffinée de monsieur Hou. Palmarès ce samedi soir. Souhaitons-lui quand même trois fois merde.